

Présentation

L'association : un style de pensée

Christie McDonald and Ginette Michaud

Volume 22, Number 1, Spring 1986

« ça me fait penser »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036875ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036875ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

McDonald, C. & Michaud, G. (1986). Présentation : l'association : un style de pensée. *Études françaises*, 22(1), 3–8. <https://doi.org/10.7202/036875ar>

PRÉSENTATION

L'ASSOCIATION UN STYLE DE PENSÉE

D'où viennent les idées ? Comment s'enchaînent-elles ? Qu'est-ce qui rend possible l'émergence d'une «pensée» qu'on appellera (sous réserve) associative ? Quelles sont les retombées d'une telle découverte pour nous ? La question de l'association — *des idées* (au dix-huitième siècle), *libre* (au vingtième) — travaille à la limite de l'intellection et de la rationalité, ainsi qu'aux limites de divers champs disciplinaires

Pour ressaisir l'enjeu qui nous vient toujours de cette question (à vrai dire, aussi ancienne que la pensée elle-même), nous avons réuni dans ce numéro¹ des philosophes, des psychanalystes et des littéraires autour de quelques textes nodaux qui ont mis en œuvre, à deux moments historiques différents, une théorie et une pratique de l'association. En nous concentrant sur ces quelques textes essentiels — le projet philosophique d'une remise en cause du rationalisme par l'association des idées au dix-huitième siècle chez Diderot, Hume et Sterne, la mise en œuvre de la science psychanalytique à partir de Freud, au début du vingtième siècle —, deux questions ont surtout retenu notre attention : à quelle mise en place (et esquive) théorique cette question donne-t-elle lieu dans ces textes ? Comment se formule-t-elle ? Com-

1 Le présent numéro s'inscrit dans le prolongement d'un projet de recherche portant sur les «Théories et pratiques de l'association» subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, de janvier à juin 1984. Nous tenons à remercier le Conseil de son appui.

ment se rend-elle «pensable» (c'est-à-dire intelligible), tout en maintenant son rapport à l'inconnu? Autrement dit, comment opère-t-elle discursivement? Et, puisque nous observons ici le processus de l'association à partir de deux moments historiques différents et que, dans chacun des «cas», elle annonce une manière de penser autre tout en résistant à une systématisation totalisante, cette question aurait-elle partie liée avec notre «inconscient épistémologique», agissant en quelque sorte comme une matrice culturelle inanalysée de la pensée occidentale?

Si l'association des idées peut produire aujourd'hui l'effet d'une thèse philosophique plus ou moins oubliée, d'une théorie psychologique désuète (avec le modèle déterministe du *train-of-thought*) ou d'une idée fourre-tout de la pratique littéraire de ce siècle², bref, si la théorie de l'association peut nous paraître à première vue quelque peu inactuelle, c'est qu'elle est effectivement reçue comme un «trop connu» que nous arrivons mal à percevoir et à isoler comme champ de travail *per se*

Pourquoi, dès lors, reprendre cette question maintenant? Au fil de notre recension des divers discours qui ont été tenus sur l'association, un fait s'est peu à peu imposé à nous : l'association — cette pensée qui ne pense pas, qui fonctionne par similitude et contiguïté, qui opère par déplacement et substitution — était souvent décrite comme une voie dangereuse qui, telle l'analogie, ouvrait un champ bien inadéquatement borné et qui risquait d'entraîner très loin celui qui s'y engageait. Plus curieusement encore, si les textes de Diderot, de Freud ou de Joyce mettent en scène au plan de l'écriture un véritable dispositif de l'association, ils ne peuvent cependant en donner une description théorique complète ou même une expérimentation vraiment «raisonnée» : ils *inventent* (au sens fort du terme) dans leur pratique ce qu'ils ne savent pas encore, à un niveau plus conceptuel ou intellectuel de la pensée. Autrement dit, l'écriture — et partant, il y a ici dette à l'endroit de la littérature³ — effectue par avance la théorie de l'asso-

2 Dès qu'il est question d'association libre, c'est tout le panorama de la «modernité» qui défile, un peu confusément, sous nos yeux : Joyce, Proust, G. Stein, les surréalistes... Si l'on tenait à vraiment situer le contexte de la question, il faudrait la lier aux questions de langue dont nous ne savons pas même si elles sont vraiment nouvelles ou, comme l'écrit Octave Mannoni, «s'il s'agit seulement de la mise au jour de ce qui a toujours, de façon plus ou moins fuyante, existé» — on verrait alors que la notion d'association libre coïncide avec «le point d'émergence à la fois de la linguistique positive et de la poésie de Mallarmé, qui lui tourne le dos : Lewis Carroll, Mallarmé, de Saussure, Freud avec le *Witz* et beaucoup d'autres apparaissent au même moment. Et ils ne sont nullement influencés les uns les autres. De Saussure vient le dernier, comme pour essayer de sauver ce que les autres mettent en danger» («Un Mallarmé pour les Analystes», dans *Travail de la Métaphore*, Paris, Denoël, «L'Espace analytique», 1984, p. 23). Ce qui est mis en danger par l'association libre, c'est le fondement même du langage, le signe, qui est renvoyé à l'arbitraire le plus radical.

3 Freud lui-même ne récusera pas la filiation entre les méthodes d'invention en littérature et l'association libre. On pourrait multiplier les références (Schiller, Garth Wilkinson, Ludwig Borne, Jean-Paul et le *Witz* des Romantiques

ciation La conceptualisation de l'association reçoit bien des formes inchoatives et embryonnaires, mais elles restent en retard sur sa description «concrète» le théorique est ici pris en écharpe par le rhétorique L'association fait ainsi figure d'objet intellectuel constamment inédit qui n'aurait à sa disposition que des langages conventionnels pour naître à l'expression un peu comme si, pour suggérer le décentrement radical dont elle est porteuse, elle ne pouvait se formuler qu'en se conformant au langage du recentrement Car il ne faut pas s'y méprendre et sous-évaluer la portée déstabilisante de cette question à se pencher sur le comment et le pourquoi de l'enchaînement des idées, à interroger son fonctionnement et ses mécanismes, c'est le fondement, ce sont les prémisses mêmes de la pensée spéculative qui se trouvent ébranlés rationalité, causalité, ordre du discours, fonction restreinte de l'analogue, rapports subordonnés de l'empirie à la théorie, de l'affect à la représentation, du cas singulier à la loi généralisable, etc

C'est un autre trait remarquable de la problématique de l'association qu'elle ne puisse toujours, semble-t-il, que faire retour dans notre espace culturel, chargée chaque fois d'un impact neuf et imprévisible La question de l'association se donne toujours en effet comme une (re)trouvaille qui provoque à la fois reconnaissance et déni C'est pourquoi la découpe stratégique que nous pratiquons ici s'avère indispensable pour mettre en lumière l'étrange logique, faite de sauts et d'après-coups, de la pensée associative Car, de Diderot à Freud (considérés ici moins comme auteurs que comme des «textes» condensant leur «siècle» tout entier), de l'association des idées à l'association dite libre, la problématique ne peut, pour des raisons historiques, se poser exactement dans les mêmes termes Cela dit, il existe de nombreuses zones de recoupement entre ces deux mises en œuvre le Génie de Diderot — celui qui perçoit les analogies et qui associe bien — ne rejoindrait-il pas l'Analyste idéal tel que le définit Freud ? Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la question de l'association refait surface dans l'histoire des idées aux deux moments que nous avons retenus la mise en question du rationalisme avec l'avènement de l'empirisme au dix-huitième siècle et l'invention de la psychanalyse au début de ce siècle sont deux points tournants qui, en élaborant (parce qu'ils élaborent) une pratique discursive de l'association, altèrent profondément le système symbolique en place dans chacun de ces «cas», l'usage de l'association signale la mutation de la pensée, de toute connaissance intellectuelle et affective

Pour le dix-huitième siècle, les théories et les pratiques de l'association des idées reprennent la question de la pensée rationnelle issue de la tradition helléno-judéo-chrétienne Travaillant entre littérature et philosophie, Diderot, Hume et Sterne abordent, quoique de manière

allemands), la conclusion serait la même «la technique dite de libre association est une technique d'invention importée du champ de la littérature» (François Roustang, *Elle ne le lâche plus*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 199), c'est une technique que Freud détournera de sa tradition, s'en servant aussi en retour pour interroger la question de la création littéraire

très diverse, l'histoire de ces problèmes à travers le rôle de l'empirique dans la vision de la totalité.

En tant que rédacteur en chef du vaste projet de l'*Encyclopédie*, Denis Diderot cherchait à établir les bases d'une nouvelle ère qui remplacerait la pensée spéculative dans la tradition rationaliste par un travail à la fois théorique et pratique dans les sciences et les arts. Rejetant l'héritage onto-théologique du Livre divin, Diderot et ses contemporains cherchaient à consolider dans le discours encyclopédique les moyens de transmettre un savoir absolu par la convergence des disciplines. Cette constitution d'une institution monologique, basée sur le modèle de la raison, donne lieu cependant à une stratégie de pensée plus radicale en y inscrivant une autre logique : celle de l'analogie. Se référant aux modèles d'analyse de Bacon et de Descartes, l'encyclopédie doit suivre le principe d'intelligibilité selon lequel les éléments simples se convertissent en idées claires et distinctes. Opérant une distinction entre les méthodes des sciences physiques et l'interprétation de la nature, Diderot arrive ainsi à maintenir dans une tension productive la philosophie rationnelle et la philosophie expérimentale. C'est pour cela que la pensée par analogie, conjecture ou hypothèse, joue un si grand rôle dans la description des sciences et les arts. Elle est soutenue par un travail d'association qui ressort clairement dans les ouvrages de Diderot portant sur les rapports entre la science, la philosophie et la littérature (*Pensées philosophiques*, *De l'interprétation de la nature*) et plus encore dans ses œuvres philosophico-littéraires (*le Rêve de d'Alembert* en est un exemple). Traversés de paradoxes, de contradictions et d'apories, les textes de Diderot semblent un lieu privilégié pour analyser comment l'association, en tant que fondement de la pensée analogique, déplace la philosophie rationnelle sans pour autant se transformer en un nouveau système.

On reconnaît généralement l'association, telle qu'elle se présente chez les philosophes et les psychologues du dix-huitième siècle, comme une théorie non essentialiste, qui s'applique indifféremment à des séquences de souvenirs recueillies dans la mémoire, l'imagination ou la pensée. Tout le problème consiste à formuler des principes ou des lois qui régissent ces séquences dans leur rapport à la sensation : on retrouve là l'articulation difficile du rapport entre l'expérience, d'une part, et la question des schèmes transcendants, d'autre part. Dans une œuvre telle que *Tristram Shandy* par exemple — l'exploitation littéraire la plus célèbre de la théorie de l'association — la pratique de l'association des idées de Sterne est plus proche de la philosophie de Hume (qu'il ne mentionne pourtant jamais explicitement) que de celle de John Locke qu'il cite à plusieurs reprises. Pour Hume, l'association est le fondement de la pensée, tandis que pour Locke elle est un écart, une aberration par rapport à la norme. C'est toute la question de la causalité qui est par là soulevée, question cruciale pour l'élabo-

ration de notre problématique : ainsi, un simple rapport de connexion se transforme souvent en une relation de cause à effet.

Quant au champ psychanalytique et à la reformulation décisive qu'y reçoit l'association, il convient de remarquer sa laborieuse accession à la théorie, comme si cette notion donnait lieu chaque fois à une topique impraticable, généralement menaçante pour la scientificité du projet psychanalytique. Les textes des psychanalystes qui en traitent ici témoignent à leur manière de ce risque, en prenant pour point de départ de leur commentaire des faits cliniques, des récits de cas et des exemples : ils peuvent ainsi, tout comme Freud lui-même, trouver un appui plus solide pour aborder cette question qui «déraille» facilement parce qu'elle entremêle un véritable noeud de problèmes méthodologiques et théoriques, mais aussi épistémologiques et éthiques (la règle de discrétion, toujours évoquée à point nommé, dispense de «tout dire» sur le sujet) On sait que la psychanalyse confèrera à l'association dite libre⁴ un mode de fonctionnement non mécaniste, non finaliste, très différent de celui encore largement diffusé en cette fin du dix-neuvième siècle par les associationnistes. Loin d'inféoder la psychanalyse à une problématique exogène à son questionnement propre, l'approche psychanalytique de l'association introduit un profond trouble dans la pensée telle que la conçoivent la philosophie et la psychologie classiques. La perturbation, le désarroi que provoque cette «découverte» sont sensibles dans les discours de justification des premiers écrits de Freud : ils sont également caractéristiques du brouillage qui accompagne toujours l'émergence d'une perspective nouvelle

Comment l'association libre procède-t-elle? Comme le fait remarquer Nicolas Abraham, elle est un concept clef de la psychanalyse qui ne se plie pas aux normes de la logique formelle. Ne se rapportant à aucun objet, irréductible à un modèle, à un schème ou même à une figure, l'association est tout simplement une «manière de parler», de faire apparaître l'indicible dans le non-sens et la contradiction : «derrière l'enchaînement des associations libres (contenus manifestes), l'analyste recherche l'attitude affective qui régit cet enchaînement et qui est pour ainsi dire sa loi d'intelligibilité. [...] Bien entendu un contenu latent, une fois mis à jour, peut être traité comme le contenu manifeste d'un contenu latent plus profond et ainsi de suite⁵» L'association est, dans le discours freudien, un mode d'exposition de part en part incontrôlable et seule la mise à jour de ce que Freud construit sous le nom de «séries», de relais, d'emboîtements analogiques, de collec-

4 Le grand paradoxe de l'association dans la situation psychanalytique loge à cette enseigne Nicolas Abraham fait remarquer que «Ce à quoi nous assistons là c'est l'invention des lois de fonctionnement, c'est l'invention des fins, c'est l'invention du temps, c'est l'invention de l'auto-interdétermination, en un mot, c'est l'invention de la «liberté» Mais cette invention elle-même n'est pas «libre» (*l'Écorce et le noyau Anasémes II*, Paris, Aubier-Flammarion, «la Philosophie en effet», 1978, p. 46)

5 *Ibid*, p. 21

tions d'exemples, permet de la désigner, sans qu'elle soit elle-même explicitement nommée.

Ce qu'il nous intéresse de repérer dans les textes retenus, c'est la manière dont les voies associatives, par leur indétermination même, deviennent un paradigme d'organisation d'une région de la pensée jusque-là non balisée, c'est la manière dont l'association produit des déplacements dans l'ordre du savoir. En elle, se rend perceptible un mouvement de va-et-vient, une pulsation même qui rompt avec les formes traditionnelles de la conceptualisation : le processus de l'association est dans son ensemble à la fois expérimental et théorique et il engendre «un circuit qu'on pourrait nommer (un peu comme on dit un cercle herméneutique) une spiralité heuristique⁶» — pour reprendre l'expression qu'emploie Judith Schlanger à propos de la non-positivité de la description freudienne. L'association est ainsi une découverte intellectuelle de premier plan avant d'être une découverte scientifique ou, pour la psychanalyse, sa principale technique d'investigation. L'association des idées est une invention de pensée, elle est un savoir qui produit un *style* de pensée. Pour tout dire, le mode de la pensée associative introduit un autre type de fait scientifique, il interroge la forme même du discours scientifique, car toute la difficulté consiste ici à théoriser sans systématiser, à traduire la contiguïté des associations en la successivité de l'écriture, à intégrer la singularité du cas ou de l'expérience sans la figer dans une loi générale. Analyser le rôle de l'association, c'est inévitablement analyser la relation existant entre le savoir inventif et l'activité métaphorique; c'est lire «l'étroite imbrication des procédures d'écriture et de la forme du savoir⁷». Plutôt que de chercher l'invariant ou les lois qui régissent l'association⁸, nous proposons dans ce numéro des parcours associatifs susceptibles de faire apparaître en résonance les conditions d'invention et les retombées de cette question.

C. McD.

G. M.

6. Judith Schlanger, *Penser la bouche pleine*, Paris, Fayard, 1983, p. 243.

7. *Ibid.*, p. 245.

8. On ne retrouvera donc pas dans ce numéro la filière jungienne (très abondante) sur l'association. L'utilisation de la méthode psychanalytique par Jung (d'aucuns parleraient de détournement) a donné lieu à toutes sortes d'expérimentations dérivées dans le domaine psycholinguistique : sans juger de leur valeur, ces «applications», rarement réflexives, tombaient en dehors de notre propos.